

SÉJOUR AU COPAN / COPAN PROJECTS

SPMB + HARALDSSON

*Les choses peuvent-elles prendre un visage? L'art n'est-il pas une activité qui prête des visages aux choses? La façade d'une maison, n'est-ce pas une maison qui nous regarde?*¹

*Un paysage urbain exprime l'image que l'on se fait de la ville. Pour saisir une évolution, il ne faut pas rester en dehors du processus : il faut s'y frayer un chemin. Il faut évoluer avec l'évolution. De l'extérieur, on ne perçoit que des mouvements : ce qui est immobile, ce qui bouge, ce qui disparaît. De l'intérieur, par contre, on découvre les transformations : la direction dans laquelle on se dirige, les changements et les nouveautés.*²

Nos projets Copan portent sur l'intérieur et l'extérieur de l'immeuble Copan, à São Paulo. Situé au cœur d'une mégalopole, l'immeuble est une expérience qui révèle les contradictions de la modernité. Conçu par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer et construit entre les années 1951 et 1966, le Copan est considéré, aujourd'hui, comme un des chefs-d'œuvre de l'urbanisme moderne. À bien des égards, l'immeuble remplit bien ses fonctions, mais, à d'autres, il peut être perçu comme un problème chronique. Ayant survécu à tous les changements que l'on y a apportés, il est la représentation même du succès et de l'échec du projet moderne. Son histoire fait alterner déclin et réhabilitation.

Aujourd'hui, cinq mille personnes habitent le Copan. Aux étages inférieurs on trouve, entre autres, un stationnement, des corridors publics, des aires communautaires, des cafés, des restaurants, des arcades de jeux vidéo, des boutiques, des épiceries, des salons de coiffure pour homme et femme, des pizzerias, des bureaux et une église (jadis salle de cinéma). À toutes fins utiles donc, l'immeuble est presque autosuffisant, une quasi-ville verticale. La partie résidentielle s'élève jusqu'au trente-deuxième étage, et les logements vont du studio à l'appartement de quatre chambres à coucher, ce qui crée un tissu social complexe.

Le point de départ de ce projet est l'expérience que nous avons faite en habitant cet équipement d'infrastructure urbaine. Le projet donc a été pensé, défini, et réalisé de l'intérieur vers l'extérieur, et le rôle que nous y tenons est à la fois celui de sujet

et d'observateur. À partir de là, nous avons créé un dialogue entre les intervenants – résidents, employés, usagers de passage – et la ville.

Les projets Copan remettent en question les modes traditionnels de représentations de l'architecture. *Many Desires*, une collaboration entre spmb et les gens de l'immeuble, a généré trois cents cartes postales sur lesquelles on voit ces derniers et l'immeuble. *Zone One – Copan*, conçu par Arni Haraldsson, est une promenade à travers les lieux « dissimulés » de l'immeuble qui fait découvrir ses entrailles. Dans *24 Hours Copan*, spmb enregistre une journée dans la vie de l'immeuble. *Face & Back* juxtapose les façades nord et sud, disparates et divergentes, et une série de photos, de Arni Haraldsson, révèle d'autres oppositions. Mais le projet qui présente la meilleure synthèse de notre expérience dans l'immeuble est le film à propos de José Lino. Ce dernier, connu surtout sous le nom de Zé Lino, est un travailleur autonome qui depuis quarante ans nettoie les vitres d'un des appartements au dernier étage. Il grimpe sur la façade de l'immeuble les trente-deux étages sans aucun équipement de sécurité, comme si le Copan était sa deuxième peau ou une extension de son corps. Tourné à deux caméras en prises de vues panoramiques, le film est une étude de la convergence du corps et de l'immeuble, de l'espace intérieur et du paysage urbain au dehors, de ce qui scelle le rapport entre l'individu, l'architecture et la ville.

Les projets Copan laissent de côté l'atelier de l'artiste, les institutions de l'art, le bureau de l'architecte et le laboratoire

du photographe pour investir la ville et établir un rapport direct entre l'espace public et l'architecture. L'observation, la réflexion critique et la célébration engendrent des changements dans la routine de tous les jours, indiquent la possibilité de nouvelles significations et renvoient à un artiste-architecte qui, en interprétant les conditions qui existent, en réagissant à celles-ci telles qu'elles sont, adopte une position critique.

La mise en place de paramètres et d'un mode d'opération a beaucoup facilité l'interaction avec les plus de cinq mille personnes dans l'immeuble. Dans leur ensemble, les projets – performances, projets d'architecture, essais photographiques, remarques, écrits critiques, installations, réflexions en forme de diagrammes, entretiens, films et vidéos – représentent le travail que leurs auteurs ont réalisé durant les deux années qu'ils ont habité l'immeuble : ils sont une traduction de l'immeuble sous la forme d'une critique visuelle qui s'exprime au moyen de différents modes de représentation et ils renouvellent la réflexion sur l'immeuble dans la ville et la ville dans l'immeuble. Autrement dit, le projet trace le caractère varié d'un réseau ou d'un système donné non pas à travers une seule manière de voir, mais au moyen d'un processus à plusieurs niveaux qui multiplie la complexité du tissu social et de la mécanique de l'immeuble. La traduction donc, n'en est pas une, littérale, de qui dit quoi ou de quelle voix correspond à quel visage. De plus, ce n'est qu'un projet parmi bien d'autres, individuels ou collectifs, changeant toujours de nature et de direction.

Historiquement, l'immeuble Copan est connu surtout par les images de sa façade. Mais qu'y a-t-il derrière la façade? La façade est un masque. Enlever le masque c'est voir le visage. Malgré les différences, ce visage, ces visages, nous ressemblent, comme nous leur ressemblons. Voir et connaître le visage, c'est voir et nous connaître nous-mêmes. Le périmètre s'étend au-delà des limites. Nous regardons l'immeuble Copan, et il nous regarde. Dans cet échange, le monde se révèle. Nous nous investissons dans la perception de cette image de l'intérieur et de l'extérieur. Lorsqu'il s'agit d'images, il faut considérer, pour l'instant du moins, la possibilité d'un échange, d'un dialogue entre ce qui est perçu et celui qui perçoit ou, mieux encore, entre le regardeur et l'objet de son regard. La façade présente un rythme ondulatoire fascinant qui fait simultanément avancer et reculer, apparaître et disparaître, la masse de l'immeuble. Au-delà des images subsiste la recherche sur l'immeuble et ses résidents, ces ramifications qui forment les complexités invisibles de la ville.

**Eduardo Aquino
Karen Shanski
Arni Haraldsson**

• 1 Emmanuel Levinas, « L'ontologie n'est-elle pas fondamentale? », dans *Entre nous : Essais sur le penser-à-l'autre*.
• 2 Arjen Mulder, *TransUrbanism* (Nous traduisons).

(Traduit de l'anglais par Monica Haim)